

LES SÉRIES
D'ÉTÉPREMIERS ROMANS,
PORTRAITS D'AUTEURS 10/10

DIMA ABDALLAH

AVANCER EN POUSSANT LE ROCHER



David Poirier/SDP

Née au Liban en 1977, elle est arrivée à Paris à l'âge de 12 ans, a étudié l'archéologie et s'est spécialisée dans l'Antiquité tardive. Récompensée par le prix Envoyé par La Poste, *Mauvaises herbes* alterne les voix d'un père et de sa fille meurtris par la guerre civile et séparés par l'exil.

Au cœur de l'été, après la terrible explosion qui a ravagé Beyrouth, Dima Abdallah publiait dans *le Monde* une bouleversante adresse à sa ville natale : « *Peu importe la mort, Beyrouth. On n'est pas de ceux qui lui obéissent. On poussé le rocher, nous, pour l'avoir bernée, la mort. Pousse avec moi, Beyrouth. Pousse.* » Un mois plus tôt, à la terrasse d'un café près du Père-Lachaise, cette grande lectrice de Camus parlait déjà d'un pays qui « *a rendu son dernier souffle* » et convoquait Sisyphe, dont la figure traverse son premier roman : « *Sisyphe et moi sommes affairés en permanence à nous souvenir* », écrit-elle dans le dernier chapitre.

Les phrases sont limpides, denses. La voix de fumeuse est posée. Dima Abdallah choisit soigneusement ses mots, convoque des images fortes, comme les mauvaises herbes qui ont donné au livre son titre polysémique : « *Une mauvaise herbe est une étrangère, elle pousse là où on ne l'attend pas. C'est le bleuet dans un champ de blé, le plantain au pied du rosier : on peut décider de cultiver des coquelicots et d'un coup ce ne sont plus des mauvaises herbes. C'est juste une question de point de vue.* »

Huis clos étouffant qui s'ouvre et se clôt par la vision d'une main d'enfant tenant le doigt d'un géant, le récit est porté, en alternance, par la voix d'une fille et de son père. Deux indociles qui, de 1983 à 2019, entre Beyrouth et Paris, laissent se creuser un fossé et s'installer les silences : « *C'est l'histoire d'une grande perte, d'une séparation qui se poursuit à l'infini. L'anxiété, la vraie, que je partage avec mon personnage, c'est de regarder ceux qu'on aime se détruire. La petite fille voit ce géant se morceler. Les dégâts de la guerre sont bien au-delà des corps tombés.* » Ce père, poète, qui met en mots sa révolte, « *seule résistance possible à l'absurde* », qui fuit dans l'alcool et l'exil intérieur un insupportable présent, a beaucoup de points communs avec le sien, Mohammed Abdallah, mort il y a quatre ans. Le très beau poème, traduit de l'arabe, qui termine le roman, est de lui. « *Je suis une femme et je trouvais intéressant de faire parler un homme. J'avais envie d'explorer la parentalité et la place d'un homme dans une guerre. "Sois un homme, mon fils" : la guerre est le pire contexte pour appliquer cette affreuse injonction. Sois un homme, sois violent. On leur dit de s'engager, de prendre parti, de tuer, de torturer, d'enlever des gens.* »

« Des souvenirs ont grandi en moi, comme des mauvaises herbes, et se sont imposés »

Dima Abdallah écrit en français, la langue qu'elle a apprise enfant, à Beyrouth, dans une école bilingue. Arrivée à Paris à l'âge de 12 ans, avec son frère et sa mère, la romancière Hoda Barakat, elle a senti sa langue maternelle s'étioler : « *J'ai ouvert de plus en plus souvent le dictionnaire, j'ai sauté des lignes, des paragraphes et des pages. C'est un exil, le bout du voyage.* » Langue du père et de la poésie, avec laquelle elle entretient une « *relation passionnelle* », l'arabe fait écho aux traumatismes de la guerre. « *Ne serait-ce que d'avoir partagé la langue de ces personnes qui ont fait tant de violence, c'est déjà problématique.* »

Fille d'un père musulman et d'une mère chrétienne, non croyants dans un pays où « *la confession est inscrite sur les papiers d'identité* », Dima Abdallah rejette toute forme d'assignation, d'appartenance à un groupe, quel qu'il soit. Après des études d'archéologie, elle a choisi

EXTRAIT

Beyrouth, 1983

« La main du géant est tellement immense qu'un seul doigt me suffit. Il me tend toujours le doigt au lieu de me prendre par la main. Je sens l'épaisseur de chaque phalange sous ma paume qui serre fort. Quand l'auriculaire m'échappe, il me tend l'index. Je marche en titubant un peu parce que c'est souvent difficile pour moi d'avancer au bon rythme. Je sais qu'il sait parfaitement où aller. Alors je le suis péniblement, m'accrochant comme je peux au doigt, à un rythme bien trop rapide pour mes petites jambes et dans un espace bien trop grand et chaotique pour que mes petits yeux l'approprient. À ma hauteur, il n'y a que mes camarades qui s'agitent et s'agglutinent autour de nous. Je n'aime pas beaucoup mes camarades, surtout quand ils pleurent. Et je n'aime pas quand il y a autant de gens et autant de bruit. Moi, je n'ai pas trop peur, vu que je suis avec mon géant. J'ai décidé que, dans ce genre de situation, il fallait lui faire confiance. Il est fort et il est très intelligent. Quand le doigt m'échappe, je m'agrippe à un bout de tissu du pantalon qui couvre l'énorme cuisse. Il s'arrête alors et me tend de nouveau la main. L'auriculaire, ou l'index. Il me dit parfois des choses que j'entends mal, alors je ne lui réponds pas, mais ce n'est pas trop grave, on se parlera plus tard. Je me contente de m'accrocher à la main et je reste bien concentrée pour ne surtout pas la lâcher. Je serre fort ce doigt, je sais que c'est important.



MAUVAISES HERBES

Dima Abdallah
Sabine Wespieser,
240 pages,
20 euros

Je lève parfois la tête pour regarder son visage et je me dis à chaque fois qu'il est drôlement grand.

Il est venu me chercher dans une cour qui n'est pas la mienne. C'est là qu'on nous rassemble dans ces cas-là, quand ils appellent les parents pour qu'ils viennent. C'est dans cette petite cour que les enfants se mettent à pleurer et à sangloter en chœur. Il y a le premier et, comme un effet domino, ils se mettent tous à pleurer les uns après les autres. Moi, j'ai toujours regardé ces scènes avec incompréhension. Je les envie d'être aussi similaires, aussi coordonnés. »

comme sujet de recherche le partage des lieux saints par les trois communautés des gens du livre : « *J'ai découvert qu'il y a eu des siècles d'une cohabitation parfaitement possible. Avec le recul, je me dis que j'ai voulu panser, réparer, c'est sûr.* »

Autrice de quelques textes courts et de nouvelles, elle a écrit son premier roman en quelques mois, sans prendre vraiment conscience de la dureté de ce qui se jouait. « *Des souvenirs ont poussé en moi, comme des mauvaises herbes, et se sont imposés. Je n'ai pas écrit le livre que je voulais écrire. C'est maintenant que je sens son poids sur mes épaules.* » Le rocher est toujours là, mais ne l'empêche pas d'avancer : « *Certains jours, il est un peu plus difficile à pousser que d'autres. Je suis une grande optimiste, comme les désespérés.* »

SOPHIE JOUBERT